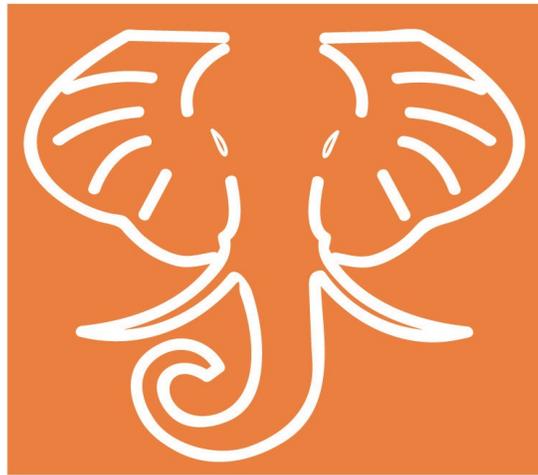


Religion catholique et appartenance franco-américaine = Franco-Americans and religion : impact and influence / sous la direction de Claire Quintal.

Worcester, Mass. : Institut Français, 1993.

<https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015028921511>

HathiTrust



www.hathitrust.org

Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives

http://www.hathitrust.org/access_use#cc-by-nc-nd-3.0

This work is protected by copyright law (which includes certain exceptions to the rights of the copyright holder that users may make, such as fair use where applicable under U.S. law), but made available under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives license. You must attribute this work in the manner specified by the author or licensor (but not in any way that suggests that they endorse you or your use of the work). Only verbatim copies of this work may be made, distributed, displayed, and performed, not derivative works based upon it. Copies that are made may only be used for non-commercial purposes. Please check the terms of the specific Creative Commons license as indicated at the item level. For details, see the full license deed at <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>.

Vie paroissiale et antagonismes culturels: les dominicains à Lewiston (1880-1906)

Yves Frenette

En septembre 1881, les dominicains de la province de France signaient avec l'évêque de Portland une convention qui leur accordait à perpétuité la paroisse Saint-Pierre de Lewiston, fondée onze ans plus tôt et, jusqu'alors, sous le pastorat de Pierre Hévey, un prêtre séculier originaire de Saint-Hyacinthe. Hévey avait assis la jeune paroisse sur des fondations solides, en bâtissant une église, en instituant des confréries et des sociétés nationales et en mettant sur pied une école paroissiale¹. Mais, dix ans après son arrivée, le curé Hévey sentait le besoin de partir. La paroisse avait doublé ses effectifs entre 1878 et 1881, atteignant 6 000 âmes, et la charge de pasteur devenait très lourde pour un homme de santé fragile. En outre, un conflit s'était fait jour entre le curé et une partie de ses ouailles.

En 1873, Hévey avait conçu l'idée d'une banque d'épargne pour financer la construction de l'église Saint-Pierre. Les paroissiens avaient alors souscrit allègrement, mais leur ferveur semblait maintenant attiédie. En janvier 1881, le lancement d'une autre souscription, où chacun aurait payé de 1 \$ à 2 \$, ne rapporta pas les fruits escomptés. Fait encore plus grave pour le curé, les paroissiens préféraient désormais déposer leurs économies dans des banques

¹ Le meilleur historique de la paroisse Saint-Pierre est celui d'Antonin Plourde, «Les dominicains à Lewiston», *Le Rosaire*, 854-855 (août-septembre 1970), 3-55. Pour mettre l'histoire paroissiale en contexte, le lecteur consultera Yves Frenette, «Understanding the French Canadians of Lewiston, 1860-1900: An Alternate Framework», *Maine Historical Society Quarterly*, 25: 4 (Spring, 1986), 198-229; *Idem*, «Lewiston's Ethnic Majority: The Francos», *Bates: The Alumni Magazine*, 86th Series: 4 (May 1988), 2-9; *Idem*, «La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre: Lewiston, Maine, 1800-1880», *Historical Papers/Communications historiques* (1989).

plutôt que de les lui confier, et un mouvement de retrait le prit par surprise. Incapable de rembourser tous les prêteurs, alors qu'il lui restait à éponger une dette de 22 000 \$, le prêtre fit une crise de neurasthénie et accepta de laisser la paroisse, moyennant une compensation financière et des garanties à l'effet que la dette soit remboursée et que son oeuvre continue, notamment au plan des écoles paroissiales².

Depuis plusieurs années, les dominicains français lorgnaient du côté des Etats-Unis. Dès 1871, ils avaient désiré y ouvrir une mission: «C'est un champ immense ouvert à l'apostolat, surtout à l'apostolat de la parole», avait alors expliqué le provincial au maître général de l'ordre. Le pays ne comptait pas assez de prédicateurs pour les esprits cultivés, catholiques ou protestants. Mais le projet ne se réalisa pas et, deux ans plus tard, les dominicains s'étaient installés à Saint-Hyacinthe, où l'évêque leur avait confié la paroisse Notre-Dame du Rosaire.

Avec la montée de l'anticléricisme officiel en France, une des tâches du supérieur de Saint-Hyacinthe était de préparer un gîte aux Etats-Unis. Lorsque le gouvernement républicain exécuta, au début de novembre 1880, les décrets contre les dominicains, les pères et les profès se dispersèrent, qui en Espagne, qui en Autriche, qui à Saint-Hyacinthe³. Mais les Etats-Unis semblaient encore le havre le plus prometteur et le maître général de l'ordre s'engagea à intervenir auprès

2 Pour étudier les circonstances entourant le départ d'Hévey, nous avons consulté Plourde, *loc. cit.*, 15-16; *Idem, Dominicains au Canada: livre des documents*, vol. 2: *Les cinq fondations avant l'autonomie (1881-1911)* (s.l., 1975), 124; Archives de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul de Lewiston, «Prônes», 12 juin, 28 août 1881; Charlotte Michaud & Adelard Janelle, «Lewiston's Franco-Americans: Their Origins and Early History», dans *Historic Lewiston: Franco-American Origins* (Auburn, Lewiston Historical Commission, 1974), 14.

3 «Père Chocarne au père Jandel», 27 juin 1871; «Père Faucillon au père Blanchard», 7 mai 1877, dans Antonin J. Plourde, *Dominicains au Canada: livre des documents*, vol. 1: *La fondation maskoutaine (1830-1886)* (Montréal, Les Editions du Lévrier, 1973), 50 (citation), 304; *Idem, Les cinq fondations*, 115, 117.

de la province dominicaine des Etats-Unis, qui protégeait jalousement son monopole, pour qu'on ouvre une mission française dans son pays⁴. Après plusieurs démarches infructueuses en Louisiane et dans le diocèse de Boston, notamment auprès de l'évêque de la ville, où ils auraient voulu faire de la prédication d'élite en anglais, les dominicains français se rabattirent sur une offre de Mgr Healy, évêque de Portland, d'assumer la charge de la paroisse ouvrière canadienne-française de Lewiston.

Les religieux prirent officiellement possession de la paroisse Saint-Pierre le 2 octobre 1881 et, trois jours plus tard, la petite communauté religieuse se réunit pour la première fois, sous la présidence du père Alexandre-Louis Mothon, homme énergique qui avait été de la première équipe de Saint-Hyacinthe huit ans plus tôt et qui avait déjà prêché aux Etats-Unis. Pendant vingt ans, Mothon serait l'âme de la nouvelle fondation. Prêtre bâtisseur, c'était un visionnaire qui ne laissait personne indifférent et qui suscitait des vues extrêmes à son sujet. A cette première réunion, Mothon se choisit un vicaire et la communauté décida de suivre en autant que possible la règle dominicaine, sans user des dispenses accordées aux maisons de fondation. Il fut convenu que les pères prêcheraient à tour de rôle pendant un mois et que tous participeraient aux tâches paroissiales. Le président retenait le soin de l'administration temporelle et se trouvait ainsi être le curé. Au début de l'année suivante, la communauté se constitua juridiquement en corporation⁵.

La présence dominicaine marqua profondément la colonie canadienne-française de Lewiston. Ne fût-ce qu'en vertu de leurs effectifs, les religieux donnèrent un essor nouveau au catholicisme. Au nombre de huit pères et de quatre ou cinq frères, ils voyaient aux besoins spirituels de la population canadienne-française

⁴ Les premiers dominicains s'étaient installés en Ohio en 1805: Plourde, *La fondation maskoutaine*, 127.

⁵ «Père Charmont au père Faucillon», 22 juillet 1875, dans *Ibid.*, 285; *Idem*, «Les dominicains à Lewiston», 22.

grandissante⁶ et continuèrent l'oeuvre d'encadrement qu'avait entreprise Hévey, en fondant plusieurs confréries et sociétés. Parmi celles-ci, l'Association Saint-Dominique tenait une place spéciale. Créée en 1886 sur le modèle des patronages européens, elle était vouée à la protection et à la formation chrétienne et civique des jeunes hommes qui, après leur journée de travail, se rendaient, sous la garde du prêtre, au gymnase pour jouer aux cartes, lever des poids et haltères, boxer, faire de la musique et monter des pièces de théâtre⁷.

Les dominicains étaient impressionnés par la ferveur religieuse des Canadiens français et étaient à la fois enchantés et ennuyés par la grande place que tenait le prêtre dans la vie quotidienne des paroissiens. Mais ils se rendirent compte aussi qu'ils devaient continuellement encourager leurs ouailles à s'acquitter de leurs devoirs religieux, quand il ne fallait pas carrément les semoncer: sur les confessions, que l'on faisait trop rapidement; sur les sacrements, desquels on ne s'approchait pas assez souvent; sur le catéchisme, auquel on n'envoyait pas les enfants régulièrement; sur les vêpres, auxquelles on n'assistait pas en assez grand nombre; sur les services anniversaires, que l'on faisait peu chanter; sur l'attitude de certains à la messe dominicale: on n'entrait pas immédiatement dans l'église, gênant la circulation; pendant le sermon, on sortait sur le parvis et on descendait à la fournaise; pire encore, on crachait partout. La sortie de l'office s'effectuait dans la «disgrâce». Pour y mettre de l'ordre, les dominicains établirent des règles. D'abord, les garçons sortiraient, puis les filles. Les constables tiraient les oreilles de ceux et celles qui se tenaient mal. Il y avait aussi les problèmes d'ordre moral, tels

⁶ Au début de 1901, la paroisse comptait 12,151 personnes, dont 8,595 communicants, «Prônes», 17 février 1901. En plus du ministère paroissial intense, les dominicains prêchaient un peu partout en Nouvelle-Angleterre.

⁷ Plourde, «Les dominicains à Lewiston», 24, 53; Les pères dominicains, *Paroisse canadienne-française de Lewiston (Maine). Album historique* (Lewiston, Imprimerie du Messager, 1894), 58, 84-94; Thomas Couet, «Sève catholique et française: l'Association Saint-Dominique depuis vingt-cinq ans», *La Nouvelle-France*, XI: 4 (avril 1912), 163-171; *Cinquantième anniversaire de l'Association Saint-Dominique, Lewiston, Maine 1886-1936* (Lewiston, s.d.), 13.

l'existence de pensions mixtes, les promenades du soir et les danses, en particulier celles qui avaient lieu en dehors du contrôle parental⁸.

Plus inquiétante pour les dominicains au début de leur pastorat est la proportion de non-pratiquants: 14,3% des communiantes en 1881. Dans plusieurs cas, ce sont des nouveaux venus qui délaissent les sacrements ou qui n'assistent pas à la messe. Les religieux doivent donc se livrer à une véritable entreprise d'acculturation et prendre les moyens nécessaires pour ramener ces brebis égarées dans le bon chemin. Afin de les inciter à se rendre à l'église, on leur donne des places gratuites jusqu'à ce qu'ils aient les ressources suffisantes pour payer leur banc. On demande aussi aux anciens de la paroisse de faire délier aux nouveaux leur maigre bourse. Il faut leur expliquer qu'aux Etats-Unis, il n'y a pas de dîme comme au Canada, mais des quêtes pour le soutien du curé. Ne pas donner à ces quêtes, c'est manquer à son devoir de justice et de religion, et c'est enfreindre le septième commandement de l'Eglise⁹.

En fait, les questions financières sont au coeur des relations clergé-paroissiens. Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre sont appelés à contribuer souvent et, en général, ils se montrent généreux. Parfois, il faut cependant reporter une quête «car plusieurs personnes ont dit que cela les gêne». Généreux, les Canadiens français sont aussi sélectifs. Ainsi, la quête annuelle pour les séminaires du diocèse, perçue comme une oeuvre de l'évêque irlandais, ne rapporte pas autant que les autres quêtes et le soutien à l'Oeuvre des tabernacles laisse à désirer¹⁰.

Comme leurs compatriotes demeurés au Québec, les Canadiens français de Lewiston résistent donc de différentes façons à l'emprise cléricale. Rares, cependant, sont les personnes qui quittent

8 «Prônes», 9 octobre, 13 novembre 1881, 15 janvier, 12 mars, 14, 28 mai, 16 juillet 1882, 19 mars 1883, 9 novembre 1884, 11 janvier, 15 février 1885.

9 *Ibid.*, 9 octobre, 27 novembre 1881, 18 mars 1883, 21 novembre 1884.

10 *Ibid.*, 9 juillet (citation), 22 octobre 1882, 11 janvier 1885.

30 Religion catholique et appartenance franco-américaine

définitivement l'Eglise¹¹. Ainsi, le nombre de ceux et celles qui se marient devant un ministre protestant ou un juge de paix est minime. Sur les 1,868 mariages impliquant des Canadiens français entre 1881 et 1900, seulement 124, soit 6,6% sont célébrés hors de l'Eglise catholique¹². Et, dans la majorité des cas, ce ne sont pas des raisons strictement religieuses qui incitent ces couples à s'éloigner de l'autel, mais plutôt le refus de l'Eglise, ou parfois des parents, de donner leur consentement, le plus souvent parce que les jeunes gens étaient apparentés¹³.

Fidèles à leur contrat avec l'évêque de Portland, les dominicains donnèrent un essor à l'éducation paroissiale en construisant des écoles et en recrutant en France des frères et des soeurs enseignantes. Dès le 6 novembre 1881, ils lancèrent une grande souscription et, après l'enthousiasme initial, ils déchantèrent vite. Les paroissiens semblaient penser que c'était aux religieux à tout défrayer. Les pères faisaient l'impossible, expliqua en chaire le curé Mothon en avril 1882, et ils ne demandaient à leurs ouailles que d'assurer les coûts de l'ameublement et de l'entretien. Pour cela, ils devaient percevoir une cotisation de 0,25 \$ à 0,50 \$ par mois, mais plusieurs personnes qui avaient promis de faire leur part, ne payaient pas et recevaient mal les collecteurs. On admettait les pauvres gratuitement à l'école, mais il y avait une limite.

11 Pour un survol de ces questions à l'échelle du Canada français, voir Nive Voisine, «Les valeurs religieuses de l'émigrant québécois (1850-1920)», dans Claire Quintal, *L'émigrant québécois vers les Etats-Unis: 1850-1930* (Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1982), 32-34. Selon l'estimation d'un observateur, 0,5% des Canadiens français de Lewiston auraient quitté l'Eglise: Michael J. Guignard, *La foi - La langue - La culture: The Franco-Americans of Biddeford, Maine* (s.l., 1982), 12.

12 Chiffres établis à partir de City of Lewiston Records, City Clerk's Office, *Record of Marriages*, vol. 2: *November 1859-January 1892*, vol. 3: *January 1892-August 1904*. Il s'agit d'une surestimation, puisque beaucoup de mariages célébrés à l'église Saint-Pierre n'étaient pas inscrits civilement.

13 Le prône du 11 janvier 1885 expose le problème des mariages consanguins et la politique de l'Eglise à ce sujet.

Chaque année, les religieux réitéraient ces reproches. Rien n'y faisait. Les menaces de ne pas accepter les enfants des retardataires demeuraient lettre morte, puisque les dominicains désiraient que la jeunesse fréquente l'école paroissiale, un devoir moral¹⁴. En effet, comme leurs compatriotes émigrés dans d'autres villes de la Nouvelle-Angleterre et comme les catholiques d'autres origines, les parents de Lewiston envoyaient leurs enfants à la manufacture plutôt qu'à l'école paroissiale et ils lui préféraient parfois l'école publique, qui était gratuite¹⁵. Néanmoins, les efforts des dominicains, des lois plus sévères visant à restreindre le travail des enfants et à améliorer la fréquentation scolaire, ainsi qu'un changement d'attitude de la part des parents et des enfants, portaient leurs fruits. De 35% en 1880, le taux de fréquentation scolaire doubla presque pour atteindre 67% vingt ans plus tard. Les dominicains s'intéressaient aussi au sort des analphabètes en créant des cours du soir spécialement pour eux. Dans le même sens, ils mirent sur pied des cours d'anglais pour faciliter l'adaptation de leurs paroissiens au milieu américain¹⁶.

Outre leur travail proprement religieux et éducatif, les dominicains jouèrent un rôle de premier plan dans diverses oeuvres sociales, telle la fondation d'un hôpital en 1888, l'Hôpital Notre-Dame de Lourdes, et d'un orphelinat-garderie, l'Asile Healy, en 1893.

¹⁴ «Prônes», 9 octobre, 6 novembre 1881, 16 avril, 28 mai, 12, 19 novembre, 10, 17 décembre 1882. Les communautés enseignantes étaient les frères maristes, qui demeurèrent à Lewiston de 1886 à 1894, les Dames de Sion, qui y oeuvrèrent de 1892 à 1904, et, à partir de cette date, les soeurs dominicaines.

¹⁵ Ibid., 4 mars 1883, 21 décembre 1884. Il est estimé que pas plus du tiers des catholiques américains ne sont passés par l'école paroissiale: Jay P. Dolan, *The American Catholic Experience: A History from Colonial Times to the Present* (Garden City, N.Y., Doubleday & Co., 1985), 278.

¹⁶ Le taux de fréquentation scolaire a été calculé dans *U.S. Manuscript Census of Population*, 1880, 1900. Les cahiers de prônes regorgent d'informations sur les cours du soir. Par exemple, «Prônes», 1er avril 1883, 4 janvier 1885.

Generated on 2022-08-09 16:35 GMT / https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015028921511
Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives / http://www.hathitrust.org/access_use#cc-by-nc-nd-3.0

32 Religion catholique et appartenance franco-américaine

Mais la présence dominicaine était aussi source de conflit dans la communauté immigrante. Originaires de France, instruits, les pères montraient un certain mépris envers les Canadiens français. Cela n'était pas nouveau. A Saint-Hyacinthe, les dominicains avaient acquis une réputation de snobs. Pour eux, «la population canadienne est essentiellement traditionnelle ou pour mieux dire routinière, d'une grande vanité nationale, n'admettant pas qu'on puisse faire mieux en quoi que ce soit que ce qu'ils font, et se mettant d'instinct en défiance contre quiconque a l'air de vouloir modifier n'importe quoi dans leurs habitudes». Cette attitude indisposa plus d'un Canadien français et n'aida nullement les relations avec le clergé québécois que Mothon considérait «dans sa tenue, d'une rigidité et d'un formalisme poussé à l'excès, ne comprenant et n'admettant ni l'esprit, ni les plaisanteries, ni le laisser-aller français»¹⁷.

Dans l'atmosphère idéologique chargée de la seconde moitié du 19^e siècle, qui voyait s'affronter ultramontains et modérés au sein de l'Eglise québécoise, le libéralisme des dominicains, disciples de Lacordaire, leur créait beaucoup d'ennemis et peu d'amis. A Québec, Mgr Taschereau les reçut dans son diocèse, mais les portes de Montréal demeurèrent fermées, du moins jusqu'au décès de Mgr Bourget en 1876. A Saint-Hyacinthe, l'accueil de Mgr Charles La Rocque tourna bientôt à l'hostilité et aucun de ses prêtres ne visitait les religieux ou ne les prit comme confesseurs. Par contre, le successeur de La Rocque, Mgr Moreau, les estimait grandement, surtout le père Mothon qu'il décrivait comme «un homme simple, modeste et en même temps très capable»¹⁸.

Les dominicains n'étaient donc pas des inconnus lorsqu'ils prirent les rênes de la paroisse Saint-Pierre en 1881¹⁹. Au début, surtout,

17 «Père Blanchard au père Faucillon», 1^{er} décembre 1875, 20 mars, 10 août 1876, «Père Vigeannel au père Faucillon», 20 août 1876, «Père Mothon au père Faucillon», 9 septembre 1876, dans Plourde, *La fondation maskoutaine*, 217, 223, 245, 251-252 (citations).

18 Plourde, *La fondation maskoutaine*, 135 (citation), 179.

19 Plusieurs familles de Lewiston étaient originaires de la région de Saint-Hyacinthe. Personnes et nouvelles circulaient entre les deux endroits: Yves

leurs relations avec les élites canadiennes-françaises étaient très bonnes. Clercs et laïcs s'appuyaient mutuellement dans leurs entreprises, notamment l'enseignement d'un «français pur», le français des classes aisées parisiennes, aux enfants. Les leaders canadiens-français appréciaient la ferveur des religieux français pour la naturalisation et peut-être les idées annexionnistes du père Mothon, qui croyait un Etat français viable aux Etats-Unis. Mais, avec les années, l'intelligentsia trouvait que les pères allaient à la fois trop loin et pas assez loin.

Elle leur reprochait leur tiédeur envers la survivance culturelle des Canadiens émigrés, leurs amitiés avec des protestants et leur alliance avec la hiérarchie assimilatrice de Portland. C'est que les dominicains étaient des admirateurs enthousiastes de la vie et des institutions américaines, une attitude qui contrastait avec celle de la petite bourgeoisie militante. Les religieux s'acculturaient très vite et, malgré leur bonne diction, se glissaient dans leur langage des anglicismes révélateurs: dès 1882, les maîtresses du catéchisme devenaient dans leur bouche et sous leur plume des «teacheuses». Grands lecteurs, les religieux étaient abonnés au *New York Herald*, au *Catholic World* et au *Lewiston Evening Journal*, en plus de recevoir l'organe local de la petite bourgeoisie, *Le Messenger*, et plusieurs publications françaises²⁰.

Mêmes relations ambiguës entre la masse des paroissiens et les pasteurs. On les respectait, voire on les aimait, surtout le populaire père Mothon, mais la tension montait progressivement. En 1889, quand les dominicains annoncèrent un projet d'agrandissement de l'église Saint-Pierre, trop exiguë pour la paroisse en pleine expansion, les Canadiens français d'Auburn lancèrent vainement une souscription pour construire la leur. Un an plus tard, les résidents du

Frenette, «La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre, 1800-1880» (Ph.D., Université Laval, 1988), 155-159, 387.

²⁰ «Prônes», 25 juin 1882; Père dominicains, *op. cit.*, 5, 25, 47-52, 102-103; Plourde, «Les dominicains à Lewiston», 26.

34 Religion catholique et appartenance franco-américaine

Petit Canada firent de même, sans succès eux non plus²¹. De tels problèmes étaient courants au Canada et ailleurs aux États-Unis, mais, à Lewiston, la dichotomie culturelle franco-canadienne leur donnait un tour particulier. A partir de 1890, la fête de la Saint-Jean-Baptiste n'était même plus mentionnée en chaire et l'histoire paroissiale rédigée par les dominicains en 1899 était toute en sous-entendus sur les tensions entre Français et Canadiens²².

Quand, au début du siècle, la guerre éclata entre la hiérarchie irlandaise et les chefs de file canadiens-français du Maine, les dominicains, qui étaient presque toujours représentés au conseil diocésain, se rangèrent ouvertement du côté de Portland et s'opposèrent à la nomination d'un Canadien français comme évêque du Maine. Le *Messenger* bouillait. Les tensions et les frustrations accumulées depuis vingt ans furent déballées sur la place publique. Pour contrer l'influence du *Messenger*, les dominicains fondèrent leur propre organe, *Le Courrier du Maine*. L'une des conséquences de ces événements fut la nomination, pour la première fois, d'un dominicain canadien-français à la cure de la paroisse Saint-Pierre en 1906. Bientôt, la question de la propriété des biens paroissiaux, la fameuse controverse de la *Corporation Sole*, effectuerait une brèche dans l'alliance dominicains-hiérarchie de Portland²³.

A ces conflits, s'ajoutait une lutte entre les religieux de Lewiston, surtout le père Mothon, et le vicaire provincial de Saint-Hyacinthe, Albert Mathieu, auquel ils étaient subordonnés. Mothon n'acceptait guère l'autorité de ce dernier, pourtant un Français. Dès 1881, Mathieu

21 Les premiers durent attendre 1902 et les seconds 1907 pour obtenir une séparation.

22 Ce paragraphe est basé sur une lecture attentive des prônes entre 1881 et 1902 et de l'*Album historique* des père dominicains, ainsi que sur l'article de Plourde, «Les dominicains à Lewiston», 33.

23 Sur ces questions, voir Plourde, «Les dominicains à Lewiston», 37-42. Pour une mise en contexte, consulter Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930* (Sillery, Éditions du Septentrion, 1990), 253-267.

critiqua le couvent de Lewiston qui n'avait pas adopté la même règle que la maison de Saint-Hyacinthe. Puis, un an plus tard, il rappela à Saint-Hyacinthe le bras droit et procureur de Mothon, le père Morard. Le président de la maison de Lewiston était furieux, surtout qu'on lui envoyait, en échange, un jeune prêtre, dont il accusait le vicaire provincial de vouloir se débarrasser. Pourtant, les jeunes religieux, qu'il avait demandés, lui avaient été refusés. Derrière un conflit de personnalité et des questions de règle, se profilaient deux visions de la mission dominicaine en Amérique. Le feu de la discorde était attisé par les premiers dominicains canadiens qui s'agitaient pour obtenir une séparation de la province française, ce qui était perçu comme une catastrophe par les Français de Lewiston. Comme l'écrit en 1885 le provincial de France, le père Faucillon, «la scission entre l'élément français et l'élément canadien devient de plus en plus complète»²⁴.

Donc, tout en consolidant l'encadrement religieux des Canadiens français de Lewiston, la présence dominicaine créait aussi des tensions et des conflits qui influenceraient considérablement l'évolution de la communauté ethnique en formation.

²⁴ «Père Mothon au père Larocca», 26 septembre 1883, dans Plourde, *Les cinq fondations*, 77. *Idem*, «Les dominicains à Lewiston», 26-30 (citation à la p. 30).